

« La Cité U, c'est l'anti-murs, c'est l'anti-Brexit. Tout le monde se côtoie et se parle, les étudiants pakistanais jouent au cricket avec les Anglais, les Japonais font goûter leur cuisine aux Chinois, les Arméniens embrassent les Turcs, et tout le monde organise des fêtes. Paris scintille, là-bas, à portée de main, à distance de promenade. Les années d'étude à la Cité U sont magiques. [...] Et comme en témoigne le joli recueil que des étudiants m'ont demandé de préfacer ici, beaucoup d'histoires d'amours s'y nouent sans souci de frontière. Ce recueil en plusieurs langues montre un beau souci des mots et un désir d'histoires et d'écriture. Il y a dans ces pages un élan et une jeunesse magnifiques. Et des graines d'écrivains... Je vous laisse les découvrir ! »

Marie Darrieussecq, écrivaine, auteur de *Il faut beaucoup aimer les hommes*, Prix Médicis 2013.

EDILIVRE

PRIX 15.50 €

ISBN : 978-2-414-07589-8



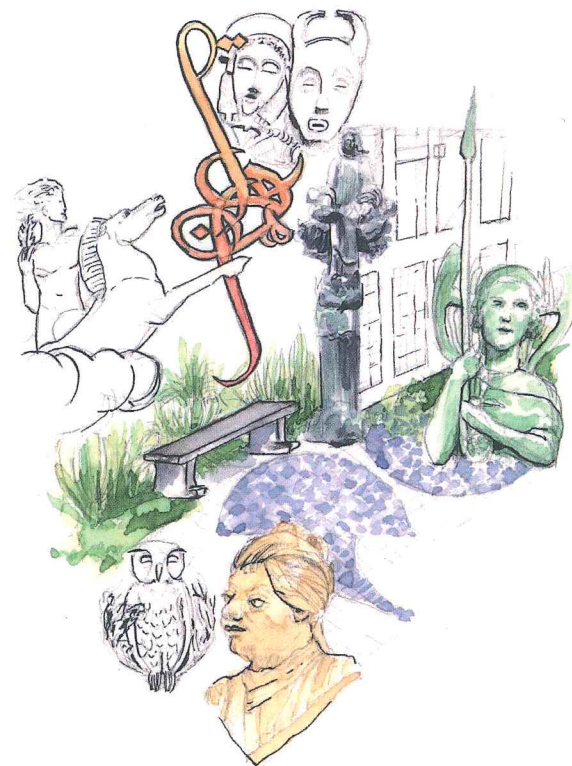
Edilivre

Dans les mur...mur(e)s de la Cité U

Résidents CiuP

Résidents CiuP

# Dans les mur...mur(e)s de la Cité U



Abdelhak  
2 Mars 2017

Récits et nouvelles

EDILIVRE

**Le rêve de Johannes Krahn<sup>18</sup>  
ou la lettre somnambule<sup>19</sup>  
(Pour les 60 ans de la Maison H. Heine)  
*Préface de l'éditeur, Anton Krahn<sup>20</sup>***

Le document que voici, daté de 1951, est pour le moins étrange. Il appartient au legs posthume de mon

---

<sup>18</sup> Johannes Krahn (17 Mai 1908 – 17 Octobre 1974), fut l'architecte de la Maison H. Heine à la Cité Universitaire de Paris. Il eut pour maître Dominikus Böhm. Dominikus Böhm (23 Octobre 1880 – 6 août 1955), fier de Cologne, ville où il passa le plus clair de son existence, et partant, fier de sa cathédrale, ne manquait pas de rappeler que les cendres des Rois Mages y reposaient. Le matin du 6 janvier 2016, Anton Krahn fit don aux Archives de la Maison Heinrich Heine du document que voici.

<sup>19</sup> Les images présentées ont été prises à la maison Heinrich Heine, avec un sténopé très rudimentaire, comme celui que montrent les photos, les 24 et 25 avril 2016.

<sup>20</sup> Anton Krahn, étudiant en Histoire de l'Art, fut de passage à la maison de l'Allemagne du 6 novembre 2015 au 6 janvier (fête des Rois mages) 2016. Il réaliserait un plus long séjour du 17 Octobre 2016 au 17 Mai 2017.

arrière-grand-père, l'architecte Johannes Krahn. Une indication avait néanmoins été fournie : la caisse scellée qui le contenait ne devait sous aucun prétexte être ouverte par les héritiers avant 2016... à l'occasion du 60<sup>ème</sup> anniversaire de la Maison de l'Allemagne à Paris. Par ailleurs, le document était accompagné d'une petite boîte noire, une sorte de chambre noire ou sténopé. Elle aurait servi à faire les clichés qu'elle contenait. Ces clichés étaient numérotés, le numéro étant une information à l'adresse de l'éditeur lui permettant de placer ces étranges photographies – scènes rêvées, vues prémonitoires ? – à certains endroits du texte de la lettre. C'est donc ce que, comme éditeur, me suis-je permis de faire, ne touchant pas au reste de la lettre.

Cette lettre est d'autant plus mystérieuse qu'elle semble s'adresser à moi alors que mon arrière-grand-père, décédé en 1974, ne connaissait et ne pouvait connaître mon existence, qui n'était même pas en projet. Et pourtant, cette lettre, émergée du fond des âges, semble bien s'adresser à un certain « Anton » censé habiter les lieux de la « future » Maison H. Heine. La « future » – ai-je dit – car en 1951 elle n'était qu'un vague projet dans la tête de mon arrière-grand-père. Ce n'est qu'en 1953, à la faveur d'un concours remporté à l'unanimité, qu'il aura à charge de bâtir la Maison de l'Allemagne à la Cité Universitaire de Paris.

Mais qui était cet « Anton » ? Était-ce bien moi, être humain irréel (non né) en 1951 ? Et puis ces mystérieuses photos, apparues dans les circonstances référées par la femme puis les descendants de Johannes Krahn ? Photos qui voient à présent le jour, et qui correspondraient, au dire de Johannes Krahn lui-même, à ce qu'il aurait

effectivement rêvé cette torride nuit d'été ? Qu'est-ce à dire ? Car on y voit, en effet, les traits d'un bâtiment, la Maison H. Heine, qui n'existait pas au moment où les photos furent « prises ». Mais, le furent-elles vraiment ? D'où et comment photographier le fantôme d'un futur non encore matérialisé ? Je me plais à penser que ces photos étaient plutôt des sortes de « prises » sur un rêve inspiré et inspirateur : le rêve qui devait donner lieu à la Maison de l'Allemagne, seulement après baptisée « Maison Heinrich Heine ». Mais d'où et comment Johannes Krahn pouvait-il savoir, sentir, *pressentir*, en août 1951, que la Maison de l'Allemagne, dont la construction ne s'achèverait qu'en 1956, serait rebaptisée, à partir de 1973, « Maison Heinrich Heine » ?

Au dire de sa femme, mon arrière-grand-mère, cette nuit d'été, Johannes Krahn affecté de somnambulisme, écrivit cette lettre comme à la dictée, dans une obscurité presque complète, et la glissa dans une enveloppe, qu'il ferma et scella aussitôt. Étrangement, la lettre ne comporte aucune rature, pas la moindre trace d'une quelconque hésitation. Écrite d'un seul jet, elle est d'une presque parfaite régularité, mais à ceci près qu'il s'agit bel et bien de l'écriture de Johannes Krahn. Bien que cela saute aux yeux, cet aspect a été très récemment expertisé.

Quant à l'apparition physique des photos, elle reste mystérieuse. La boîte noire, cet appareil photo rudimentaire, se trouvait, le lendemain matin, tout simplement, posée sur l'enveloppe déjà scellée. Nous savons, de source sûre, que Johannes Krahn, travailla jour et nuit les trois jours suivants, s'attelant à dresser les plans d'un projet qu'il ne présenterait qu'en 1953. Il semblerait qu'il y travailla obstinément, adressant à peine la parole à

quiconque si ce n'était pour produire des monosyllabes évasifs, pratiquement sans boire ou manger, pris dans une sorte d'extase que nulle fatigue ne paraissait pouvoir atteindre. Interrogé par sa femme à propos de la petite boîte noire en carton qu'elle avait aperçue le lendemain matin, il lui dit, presque mécaniquement, qu'il s'agissait d'étranges images d'un bâtiment dont il aurait rêvé la nuit précédente, d'un bâtiment qu'il aurait parcouru, qu'il aurait investi de son corps, déjà ancien, déjà entamé par la fatigue, tout en rêvant. Questionné au sujet de la provenance de cette petite boîte noire en carton, de ce sténopé rudimentaire empli de photos, il balbutia, sans pouvoir vraiment en rendre raison, qu'il s'agissait d'un dernier cadeau de Domminikus. Domminikus Böhm, son cher maître, le grand architecte Domminikus Böhm, qui avait excellé, entre autres, dans la construction d'églises. Qu'est-ce à dire ? Et si, au-delà des photos, le rêve lui-même était un dernier cadeau de Domminikus Böhm à l'adresse de l'un de ses disciples les plus doués, les photos n'étant qu'une sorte d'adjuvant visant à fixer, à coaguler, pour les besoins d'un projet futur, des images de rêve autrement trop intermittentes, trop protéiformes ? Tout bien réfléchi, la Maison de l'Allemagne n'est-elle pas le plus « böhmien » des bâtiments de Krahn ? À la regarder de haut, n'apparaît-elle pas comme une sorte de nef dont le vaisseau central serait perpendiculairement coupé par cette espèce de transept constitué de la bibliothèque d'un côté, de la salle de conférences de l'autre<sup>21</sup> ? Et si un Domminikus Böhm, approchant désormais la mort, s'était

---

<sup>21</sup> Vue d'en haut, elle apparaît aussi – c'est ce que la « lettre à Anton » fait remarquer – comme une clé.

glissé dans les rêves de son meilleur disciple pour y semer une dernière œuvre, et ainsi y perdurer au-delà d'une mort qu'il sentait approcher, lui inspirant ainsi celle qui, incontestablement, serait la plus böhmienne des créations de Krahn, bien que le génie krahnien s'y trouve aussi ?

Ce rêve avait quelque chose d'un don. En effet, dans son rêve, le bâtiment était déjà là. Le bâtiment n'était pas le fait d'un effort de projection, mais bel et bien le cadre, donné d'emblée, d'un rêve. Johannes Krahn « s'y serait rendu » cette nuit du 6 août 1951, par une sorte d'inexplicable voyage temporel dans le futur. Et d'ailleurs, lui-même, dans sa lettre, parle depuis ce qui semble être la fin de sa vie. Il parle d'un rêve comme s'il parlait d'un souvenir, comme si le Johannes Krahn somnambule qui prenait sa plume parlait depuis un futur encore plus futur que l'expérience même du rêve. On sent clairement quelqu'un qui ferait le point sur sa vie.

À peine trois jours après cet épisode de rêve somnambulique (un étage au-dessus de ce que l'on a coutume de nommer « rêve éveillé », « rêvasserie »), le projet était terminé. Et c'est alors que Johannes Krahn enferma la lettre et la petite boîte noire contenant les photos dans une sorte de carton scellé indiquant l'année 2016 comme date d'ouverture. Pourquoi 2016 ? Cela, il ne put non plus l'expliquer, ne pouvant savoir le 6 août 1951 que, en 2016, la Maison Heinrich Heine fêterait son 60<sup>ème</sup> anniversaire. Les héritiers de Krahn se rivèrent à respecter ce qui, en 1951, puis à sa mort, en 1974, apparaissait comme un bien étrange souhait.

La lettre fait état de paroles appartenant à une autre époque, à un temps où un bâtiment encore inexistant serait déjà habité, comme s'il avait été donné à Johannes Krahn

d'investir le lieu qu'il allait lui-même construire, et comme si son plus grand souci fût d'y transmettre un certain esprit, sorte de don traversant les générations et adressé à un futur résident, à moi-même en l'occurrence si l'on se fie au prénom du destinataire. C'est présentement à un Johannes Krahn (ou à *ce* qui s'exprima à travers lui) rêvant de la fin de sa vie et se rappelant un rêve qui s'avérerait prémonitoire, que nous cédon, désormais, la parole.

Cher Anton,

Conformément à ma promesse, répondant à ton vœu de me voir faire état de ma vie, je veille, baigné dans une lumière de céréales, à te présenter un pan de mon existence. Éclats arrachés au sol fertile de l'oubli, les bribes qui remontent à moi charrient des volutes de joie, irriguant mes yeux qui ne voient plus, qui se refermeront bientôt. Comme il est malaisé de prodiguer au passage du temps un baume venant le retenir ! Combien d'heures filent en tous sens, comme des grumeaux de pensées et de paroles effilochées. Lentement pourtant, la mémoire se torréfie. Mes doigts s'agitent doucement ; mes songes, réparant l'oubli, rodent leurs plis, échauffent leur corps, tendent leurs muscles. On méconnaît souvent l'aube de ce que nous voyons. On l'occulte, tout à nos aspirations, grandes ou modestes, durables ou passagères. Ce que je vais te raconter, je l'ai dit à très peu de personnes. Les méridiens des pierres s'en souviennent. Elles tracent des chemins entre les maisons, les espaces tendres et verts. Les veines des arbres se le rappellent. Les artères des sols y ont inscrit leurs rêves. J'ai senti en un lieu unique la confluence des confins du monde. J'ai voulu y bâtir un lieu pour en être. J'attends parfois longtemps avant de m'endormir. Sous mes paupières obstinément fermées bruissent des idées :

parfois, des lambeaux fulgurants. Parfois, des biches, volant dans la nuit. Fugaces, argentées. Une nuit d'avril, je suis allé à leur poursuite, inlassablement. Rêvais-je alors ? Qu'ai-je donc vu ?

Je me vois adossé à un arbre. J'ai vu un pont s'insinuer vers un bâtiment en béton et en verre. Sous mes paupières toujours, les mêmes afflux se brisent comme des lames. Je sens des lignes claires. Coupantes. Je sens jaillir soubassements sonores, musicaux, et verrières. Une nuit d'avril, je suis allé à leur poursuite, impatientement. Crayon en main, j'ai vu se dessiner une clef. Une clef perçue à vue d'oiseau. Droite et ouvragée comme les marbrures incas. Quelque chose de simple et de ciselé, un peu comme les clefs bénardes, ou celles, plus anciennes, de l'Antiquité. Il y a ce je ne sais quoi, cher Anton, dans la forme de ces clefs, qui fait mesurer à la fois l'impermanence et l'éternité. Une forme souveraine dans sa pureté. Une clef. Une clef aux lignes austères. Une géométrie sans fioritures et qui ne cache pas ses lignes, sa symétrie : un centre et deux neufs.

Le sol se tapisse d'une lumière de jade. Les lignes croissent. Je ne dors pas. Je sais que je rêve. Je rêve d'un lieu paisible, où la mémoire trouverait la place qui est la sienne : un terreau foisonnant, sans cesse revivifié par l'invention, par l'échange, par la parole. Des langues et vécus autres. Une porte en verre qui d'un côté donne sur la parole écrite, dormant sur les livres, de l'autre ouvre sur la parole prononcée, la rencontre vive. Les lignes se menuisent, dans l'humble triomphe de l'herbe. Elles se précisent, se plient à pas comptés. Dehors, à droite, une maison voisine suspendue, bientôt inhabitée, damier sans combat, présente au ciel ses nervures régulières, son gris foncé chapeauté par une sorte de néon crispant. Mais rien

n'entrave l'équilibre du lieu que j'entrevois : un centre, deux nefs. J'y entre. J'en ressors. La façade pagine l'air suspendu dans un souffle. Je rentre à nouveau. Deux escaliers montants scindent l'espace. Lampadaires alignés, éclats de lumière dans la vivacité des surfaces. J'entends des langues lointaines, d'autres familières. Autant de rêves dans mon rêve. Je sens et je traverse et voilà que les lignes imprimées prennent leur envol : formes découpées en rayons, bobines de fenêtres tressées à la lumière de mon crayon. Je repars vers les arbres. Je traverse un pont suspendu. À ma gauche, une salle vide prête à accueillir paroles et pensées ; à ma droite, livres et bureaux scandent un air nouveau et pourtant familier. Ce monde, amical, sérieux et gai, renaît sans cesse. C'est ce que je voudrais apprivoiser et confiner, comme un *perpetuum mobile*, au sein de cette construction, de ce lieu rêvé. Je gomme, je prolonge les lignes, je galbe les horizons. Les échancrures des vitres propagent des soifs d'aventure aux quatre coins des pièces. Le soleil brisé en lignes intenses emplit les lieux et les teintes. Résonnent dans l'espace transparent des conversations, le tintement des pièces, le gobelet qui tombe puis s'apaise, le broiement du café, l'écume qui se dépose.

Peu à peu, la clef a grandi, elle est devenue la structure elle-même. Je ne sais pas comment, Anton, tu continueras ton parcours ici. Iras-tu nourrir de tes propres mots quelque chant mathématique qui attend aux confins de l'art ? Chercheras-tu, au travers des vitres, des brèches nouvelles dans l'épopée livresque ? Ce que tu écouteras, prononceras ici, sera précieux, pour tout ce qui est toi, et au-delà de toi. D'autres passeront, sentiront, créeront. Dormiront sur ton lit après toi, fouleront ta chambre, mettront leurs pas dans les tiens. Comme je l'ai fait. Ainsi

que tu le fais déjà. Les pas que tu oses, je les ai mesurés, et pourtant je ne les ai pas prévus. Ce monde est le nôtre : en voici – prends-la –, une clef.

Johannes Krahn, le 6 août 1951

Pablo POSADA VARELA, Espagne,  
Fondation Heinrich Heine